

Duquesne University

Duquesne Scholarship Collection

Anthologie Spiritaine

Anthologie Spiritaine

6-27-2008

15. Discerner la mission confiée et y persévérer; à M. Le Vavasseur

Christian de Mare CSSp

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Repository Citation

de Mare, C. (2008). 15. Discerner la mission confiée et y persévérer; à M. Le Vavasseur. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french/69>

This Chapitre III is brought to you for free and open access by the Anthologie Spiritaine at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Anthologie Spiritaine by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

Discerner la mission confiée et y persévérer à M. Le Vavas seur¹

La congrégation du Saint-Cœur de Marie, fondée par Libermann en 1841, s'est intégrée à celle du Saint-Esprit en septembre 1848. M. Le Vavas seur, rentré de Bourbon depuis un peu plus de trois mois, travaille avec Libermann au gouvernement de la congrégation du Saint-Esprit rénovée. Le 7 mai, à sa demande, il part faire une tournée de recrutement dans les séminaires de France.

Impressionné par les critiques entendues contre le séminaire du Saint-Esprit², le 16 mai, il écrit une « lettre terrible » à Libermann. C'est sa « troisième tentative ».

Libermann lui répond le jour de la Pentecôte : « Vous proposez la dissolution du Séminaire, notre retour au Gard, et l'abandon des colonies [...] ce serait une des fautes les plus graves [...] que notre pauvre petite Congrégation pût faire à Dieu. »

Au sujet de la notice dont il est question dans cette lettre, Paul Coulon³ l'a publiée dans son Libermann et nous la reproduisons dans la partie « intendant bon et fidèle de la vie de la Congrégation ».

¹ N.D. XII, pp. 198-204.

² Fondée en 1703, la congrégation du Saint-Esprit était au service du Séminaire du Saint-Esprit qui formait des séminaristes pauvres pour des ministères délaissés. Avec le développement de sa vocation missionnaire, le séminaire connaissait des difficultés pour assurer la qualité de ses anciens élèves. D'où les critiques.

³ Paul Coulon et Paule Brasseur, Libermann 1802-1852, Cerf, Paris, 1988, pp. 662-669.

Paris, le saint jour de la Pentecôte, 1850

Mon bien cher confrère,

J'ai reçu votre lettre ce matin (celle du 16). Je vous vois sous de vives impressions et les résolutions que vous me proposez me paraissent extrêmes. Méditez avec calme, en la présence de Dieu, ce qui se passe en vous, et vous trouverez que vos avis excèdent et sortent de la voie de Dieu. Je suis d'avis, comme vous, qu'il faut aviser et qu'il faut aviser avec énergie, mais je ne crois pas qu'il faille sortir de la voie de Dieu. Nous nous sommes maintenus jusqu'à présent dans la voie de la divine Providence, elle seule nous a conduits; je n'ai jamais pu réaliser un plan que j'ai rêvé; j'ai toujours réalisé, comme par enchantement, au milieu des croix et des souffrances, il est vrai, tout ce qui nous était amené providentiellement. Ce serait donc à nous plus mal qu'à tout autre de sortir de cette voie pour y substituer nos propres idées, quelque ferventes et généreuses qu'elles soient.

Je trouve donc deux défauts à votre avis: le premier, je crois que c'est une idée propre qui ne vient pas de Dieu, mais qui est excitée par les impressions et le dégoût provenant de ce qui vous avait été dit; le second, votre avis dépasse l'ordre ordinaire des choses de Dieu. Pour suivre votre avis, il faudrait une inspiration surnaturelle bien assurée.

Vous proposez la dissolution du Séminaire, notre retour au Gard⁴, et l'abandon des colonies. Je suis persuadé, que ce serait une des fautes les plus graves, une des injures les plus violentes que notre pauvre petite Congrégation pût faire à Dieu; je crois, de plus, que cette marche nous perdrait complètement, parce qu'elle nous ferait mériter l'abandon de Dieu et nous compromettrait de la manière la plus forte aux yeux des hommes et peut-être même mettrait le trouble et le désordre dans nos rangs.

Je crois que nous ne pouvons, sans manquer gravement à la divine volonté, ni quitter le Séminaire, ni abandonner les colonies. Dieu, sa divine

⁴ *Notre-Dame-du-Gard, maison d'études de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, supprimée en 1848.*

Providence, nous a placés au Séminaire, nous a envoyés à Bourbon et à Maurice; il ne nous appartient pas de rechigner contre ses ordres, ni de dire que nous avons assez fait pour obéir à sa bonne et sainte Providence.

L'œuvre du Séminaire est difficile, très difficile; nous sommes pauvres et faibles à l'excès mais est-ce une raison pour y renoncer? Si les évêques ne veulent pas de nous, nous serons quittes, mais faire de nous-mêmes quelque chose pour en être déchargés, ce serait un crime. Il n'y a pas de difficulté dont on ne vienne à bout avec le secours de Dieu. Laissons donc faire sa divine Bonté et n'ayons pas la faiblesse d'abandonner une œuvre si importante. Agir par impression, quand il s'agit d'une œuvre pareille, pour la rejeter, ce n'est pas agir en homme de Dieu, comme nous devons l'être. Non, s'il fallait être écrasé sous le poids de cette œuvre, il faudrait se laisser ensevelir sous ses décombres. Abandonner la partie, c'est laisser brûler la maison de Dieu sans venir à son secours.

Vous voulez que je dise aux évêques: Détruisez, anéantissez ce Séminaire. Vous dites que, ayant des évêques, nous n'avons plus rien à faire. L'une et l'autre idée ne me paraissent pas selon Dieu, parce que l'une et l'autre idée, mises en exécution, perdraient la religion dans les colonies, et mettraient les évêques dans la position la plus critique, position dont ils ne se tireraient pas. Ils auraient raison de nous reprocher d'avoir fait tout notre possible pour les faire nommer, et de les abandonner ensuite de telle manière qu'ils ne puissent rien faire. Je suis intimement convaincu que si les évêques sont obligés de placer leurs séminaristes dans les séminaires de France, les colonies sont perdues sans ressource. Cette idée me paraît utopique et impraticable. Je ne serais nullement d'avis de donner ce conseil aux évêques.

Mon avis est donc que nous devons rester chargés de cette maison jusqu'à ce que la divine Providence nous en chasse, et de prendre toutes les mesures pour en faire une maison sainte, et, Dieu aidant, nous réussirons, quelque pauvres gens que nous soyons. Vous dites que les prêtres des Colonies doivent être plus instruits que les autres. Je ne vois pas trop pourquoi; mais soit, et alors vous dites que nous n'avons pas le moyen de les bien instruire; nous n'en sommes pas capables. Mais le plus grand nombre des séminaires ont-ils de meilleurs professeurs? Nous ne sommes pas capables de diriger le Séminaire! Mais nous ne sommes pas capables de

diriger la Congrégation non plus, mais nous l'étions encore infiniment moins en commençant. Si nous ne devons pas compter sur Dieu, il faut nous retirer tout de suite dans un désert, et ne plus nous mêler des œuvres de Dieu. Et qui ferait les œuvres de Dieu ? Les savants ? Les habiles gens ? Avec ce raisonnement, aucun homme sérieusement pieux ne pourrait s'occuper d'une œuvre importante, parce que aucun homme pareil ne se sentirait la force et la capacité de réussir ; il n'y aurait donc plus que les hommes qui auraient bonne opinion d'eux-mêmes, qui auraient en mains les œuvres importantes, c'est-à-dire les hommes incapables de les exécuter selon Dieu. Non, vous n'êtes pas dans la vérité de Dieu. Quelque pauvres que nous soyons, nous réussirons si nous restons fidèles. Nous ne devons pas nous ingérer par notre propre esprit, par notre présomption dans les œuvres de Dieu, mais si Dieu nous y ingère, malheur à nous si nous nous en retirons ! Nous devons compter sur lui et il ne nous manquera pas.

Quant aux colonies, je pense que les Noirs sont et seront bien des années, dignes de nos soins. Je ne pense pas que les Noirs cessent d'être abandonnés parce qu'ils ont des évêques et que les évêques ont de l'argent. Examinez la question avec calme et pratiquement, et vous verrez que les Noirs de Bourbon ont et auront encore longtemps besoin de notre secours. D'ailleurs, Dieu nous a donnés à eux, nous ne pouvons les abandonner dès que leurs besoins ne seraient pas aussi rigoureux qu'auparavant. La Guinée est préférable, sans contredit ; mais nous ne pouvons pas dire pour cela que les Noirs des colonies ne sont plus notre œuvre.

Je crois donc que Dieu veut que nous gravions fortement dans notre esprit et dans notre cœur que nous devons nous sacrifier à l'œuvre des colonies, et que nous fassions tout ce qui dépend de nous pour la mettre dans l'état où il la veut. Si elle a mal été jusqu'à présent, il veut que nous travaillions à la remettre et à aider les évêques de tout notre pouvoir à sauver les âmes qui leur sont confiées. Il s'agit d'aviser aux moyens d'amener ce résultat ; c'est là, je crois, ce qui doit faire les préoccupations de nos âmes. Nous nourrir dans l'idée que nous devons abandonner l'œuvre, c'est le moyen qu'emploie l'ennemi pour nous empêcher d'aviser et de porter remède au mal, et pour brouiller les cartes au moment où l'horizon paraît vouloir s'éclaircir ; c'est-à-dire au moment où la divine Bonté semble vouloir faire luire sa miséricorde sur tant de milliers d'âmes.

Fixons donc fermement dans notre esprit que Dieu veut que nous fassions cette œuvre et ne pensons qu'à une seule chose, à prendre les moyens de la faire réussir selon Dieu. La chose n'est certainement pas si difficile que vous le pensez. Faites bien comprendre dans les séminaires l'état des choses tel qu'il est. Il est bien sûr que vous ne trouverez pas partout cette horreur extrême pour le Séminaire du Saint-Esprit, telle que vous l'avez trouvée dans les pays où vous venez de passer. Si vous en rencontrez qui aient la même inquiétude, évitez de parler de manière à l'augmenter; il faut, au contraire, montrer que nous sommes au moment où Dieu veut guérir les maux des colonies et de leur Séminaire, et que nous avons besoin du secours des séminaires de France pour les relever.

Quand vous leur aurez montré, d'un côté, les évêques, l'ancienne Congrégation du Saint-Esprit éteinte; quand vous assurerez qu'il n'en reste plus au Séminaire qu'un seul directeur (M. Warnet ne reviendra plus et M. Hardy n'est pas directeur, il ne se mêle de rien, il est pensionnaire); quand, d'un autre côté, vous leur ferez voir que nous n'avons pas trente élèves, et que, sur ce nombre, nous allons renvoyer tous ceux qui n'ont pas les dispositions désirables, et que nous n'en garderons qu'une dizaine; quand vous leur direz que déjà, l'an passé, nous en avons renvoyé quinze, en choisissant ceux qui étaient les moins bien sous le rapport de la science et de la piété, et que sur ces quinze, cinq ont été reçus dans un diocèse de France et en Algérie, ils verront qu'ils peuvent envoyer avec confiance leurs élèves, et que nous sommes décidés à mettre le Séminaire sur le pied sur lequel ils voudraient le voir. Et, en faisant ressortir, d'un côté, l'extrême besoin des colonies et le grand bien qu'il y a à y faire, et la facilité de faire ce bien, d'un autre côté, le besoin extrême que nous avons qu'on nous envoie de bons sujets, et rien que de bons sujets, on ne peut alors nous abandonner. Si vous ajoutez à cela que, dans les colonies la même chose arrive, comme pour le séminaire, que le nombre des prêtres y est déjà considérablement diminué, et que de nouvelles purgations y seront faites pour n'y conserver que ce qui est bon, je ne sais comment on pourrait encore répugner d'envoyer du monde au Séminaire.

Je vois, d'après votre lettre, que ma notice n'est pas selon vos désirs. Dites-moi ce que vous en pensez avant de la distribuer. Si vous ne la croyez pas bonne, dites-moi d'une manière un peu détaillée comment vous la désirez.

Je vais écrire à MM. les Supérieurs de Nancy et de Saint-Dié pour leur dire que j'ai appris par vous leur répugnance d'envoyer des sujets au Saint-Esprit, et pour les conjurer de ne pas nous abandonner au moment où la Providence nous a mis en mesure de réparer tout le mal ; je leur ferai voir que l'abandon des directeurs de séminaires nous replongerait dans les mêmes embarras que par le passé on avait, surtout si on continuait d'envoyer ceux dont on ne veut pas, on nous obligerait de renoncer à l'œuvre coloniale.

Je n'écrirai pas cependant avant de savoir votre sentiment.

Ce qu'on pourrait encore faire, c'est que les évêques, dans une lettre circulaire, fassent mention de l'état actuel du Séminaire et de sa nouvelle direction.

J'ai oublié de vous envoyer votre *celebret*, le voici.

Tout à vous en Jésus et Marie.

F. Libermann, prêtre

P.-S. : Malgré tout ce que je vous dis de méchant sur votre lettre, elle m'a fait un grand bien ; elle me donne une nouvelle ferveur pour employer tout ce que j'ai de force au service de Dieu pour les pauvres pays dont la détresse est si grande, que même les hommes de Dieu en désespèrent. Quant à moi, j'ai plus d'espoir que jamais ; et cela précisément parce que son état paraît si désespérant.

N'oubliez pas de trouver dans chaque pays un homme sûr, qui veuille bien nous donner les renseignements certains sur les sujets. Autant que possible, un directeur de séminaire⁵. Promet-

⁵ Selon la terminologie en cours à l'époque de Libermann, on appelle « directeur » un prêtre travaillant dans un grand séminaire à la formation et à l'accompagnement de futurs prêtres. Il n'en est pas le supérieur.

tez-lui le plus profond secret, non seulement sur ses renseignements, mais même sur la fonction dont il aurait bien voulu se charger.

Je suis embarrassé sur l'admission de ceux qui vont se présenter. Si j'admets les premiers, j'aurai à risquer de n'avoir plus de place au noviciat avant la fin de votre tournée, supposé qu'un certain nombre m'adressent de suite leur demandes. Dites-moi ce que vous en pensez. Il en est de même pour le Séminaire. Souvenez-vous que pour le Séminaire il nous faudrait un plus grand nombre. S'il nous en vient 50, nous pourrions les accepter, s'ils sont bons. Posez bien cette condition, de la bonne intention, du zèle et du dévouement.

Si vous ne trouvez pas ma notice assez bonne, on pourrait attendre et en envoyer une autre plus tard.